

La maison de Labiche fut celle des affections tendres, sincères, immuablement fidèles. La maladie le frappa ; de ce grand paysan qui, dans son domaine de Sologne, arpentait les routes, un bâton ferré à la main, elle en fit un homme débile ; elle ne parvint pas à en faire un mélancolique. Il se sentait frappé à mort, mais il ne voulait pas que sa tristesse intime pût déteindre sur les âmes qu'il aimait. Il plaisantait donc sur ses infirmités ; ses promenades en voiture traînée par un âne le mettaient en gaieté. Il écrivait à un ami :

“ La petite voiture va bien, mais c'est l'âne qui ne va pas : impossible de le mettre au trot. Quand je me promène avec ma femme, nous avons l'air d'un ménage de fermiers qui va vendre son beurre au marché. . . sans se presser.”

De temps à autre, il revenait à Paris, car il ne voulait pas manquer une seule des séances à l'Académie. Vers la fin, tout de même, cela le fatiguait de monter les escaliers ; il devait aller doucement et se reposer tout le long de la rampe. Il partait avant l'heure, appuyé au bras de son domestique, et s'installait à son fauteuil. Et quand les confrères arrivaient, ils le trouvaient souriant à travers sa pâleur de moribond. Ils le félicitaient de sa bonne mine, et Labiche faisait semblant de les croire. Quand il dut renoncer aux séances, il aimait au moins qu'on vînt le mettre au courant des petites complications des candidatures et des intrigues.

Un poète ami lui avait, un jour, apporté une bonne provision d'anecdotes et de mots droles, et tous les deux avaient ri, comme on rit dans *la Cagnotte*. A la fin, le front de Labiche se rembrunit ; il se leva péniblement, et, sérieux cette fois, ne riant plus, il embrassa longuement celui qu'il avait peur de ne plus revoir.

“ Mais, dit Meilhac, il avait d'abord regardé si personne n'était là, si personne ne pouvait se douter qu'il avait, pendant un instant, pensé à cette chose à laquelle il ne voulait pas que les autres eussent l'occasion de penser. ”

XV.— LA MORT.

L'ami revint au commencement de janvier 1888. Il trouva Labiche plus accablé que jamais, vaincu tout de bon par le mal impitoyable.

— Je suis perdu, disait-il, il n'y a plus d'illusions à se faire.

Et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

A ce moment, Mme Labiche entra. Labiche eut un geste de pudeur ; il voulut cacher son émotion, esquisser un sourire. Il chercha un mot, il trouva celui-ci :

— Je ris aux larmes. Ce diable d'homme qui ne cesse de me dire des sottises et de faire des calembours !

Et Mme Labiche se mit à rire à son tour, et de tout son cœur.

A la différence d'Émile Augier, il eut le courage de sourire à la mort elle-même. Il n'était pas un incrédule ; jamais il n'avait attaqué dans son théâtre les croyances chrétiennes. Il se proclamait “ libéral ”, sans y attacher d'ailleurs plus d'importance que cela. Il était religieux ; il avait dit un jour : “ Dieu, c'est mon homme ! ” Et, comme on le rappela quelque temps après sa mort, “ cette profession de foi, quoique faite dans la langue de Labiche, voulait dire bien des choses ”. Il estimait que “ le rôle d'un incrédule, converti par la peur à ses derniers instants, est le plus triste rôle que puisse jouer un honnête homme ”. Le curé de sa paroisse vint le voir : “ Il me guette ”, disait Labiche, avec son éternel sourire. Il n'eut pas de mal à le “ guetter ”. Son plus grand péché était d'avoir ri, d'avoir fait rire, d'avoir, de temps à autre, souvent même, si l'on veut, dépassé la mesure. Le prêtre revint ; Labiche l'accueillit avec reconnaissance et esprit de foi. Et, le 23 janvier 1888, il mourut entre sa femme et ses enfants, dans le calme de sa conscience purifiée et la paix de ses croyances retrouvées.

XVI.— CONCLUSION

“ Nous avons ri, nous avons fait rire ; j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné ”, disait Labiche, le jour où il entra à l'Académie française. Il avait conscience que l'avenir hésiterait devant son œuvre et que les esprits sérieux demeureraient interdits à l'éclat de son rire tonitruant, inextinguible.

Sinon peut-être vers la fin, il semble que Labiche n'ait pas compris que la vie humaine est une chose grave, et que c'est se tromper étrangement que de ne voir en elle qu'un cadre et un sujet pour la farce désopilante. Si Labiche avait eu la prétention de s'ériger en éducateur, en moraliste, on aurait le droit de dire qu'il s'est mépris sur lui-même, sur le sérieux de la vie et sur la portée de son œuvre. Bossuet n'était pas tendre pour Molière ; il n'eût pas manqué de flageller cet homme que n'a point touché “ l'inexorable tristesse ” qui est au fond de toute existence, et dont la mélancolie n'est jamais allée au delà de ce qu'en peut contenir un mot drôle. Il lui eût reproché — et tout chrétien s'associera à ce reproche — de n'avoir point senti tout ce qu'il y a de douloureux dans les désordres de ses héros, dans leurs vices, dans leur jeunesse dissipée et leur vieillesse inconsciente. Labiche rit là où le chrétien s'attriste ; c'est le défaut de son œuvre.

Les littérateurs, les critiques austères, ceux qui distribuent plus volontiers des verges que des couronnes, lui en voudront de n'être pas un écrivain. Et, de fait, dans ses comédies, chacun parle comme il veut et comme il peut. Ajoutez que leur idiome est souvent l'argot, le dialecte du gamin de Paris, un affreux mélange où